

Madagascar: le clash des cultures

Cet été, Sophie Terrapon et Barbara Ducry, étudiantes à l'école d'infirmières de Fribourg, sont parties dans un dispensaire tenu par des sœurs franciscaines pour un stage de trois mois sur l'île malgache. Sophie Terrapon nous raconte leur expérience riche en émotions et les difficultés rencontrées.

PROPOS RECUEILLIS PAR MONA HEINIGER

Il y a les vacances qui détendent et il y a les autres, celles qui servent le cursus étudiant. Ces dernières ne sont pas de tout repos, mais comportent de nombreux avantages: étoffer son CV, acquérir de l'expérience professionnelle, mettre en pratique les éléments théoriques appris en cours et – pour les plus chanceux – gagner un peu de sous. De cette manière, le stage à l'étranger est encore plus bénéfique. Aux points positifs précédents s'ajoutent la pratique d'une langue étrangère et l'immersion dans une autre culture. Comme tout n'est pas au mieux dans le meilleur des mondes, cela entraîne son lot de problèmes et de complications. Ces derniers peuvent se résumer par le terme barbare de la communication transculturelle. Imaginez: si même en Suisse, les romands ont parfois de la peine à comprendre les pratiques et les coutumes suisses allemandes – et/ou inversement –, la tâche se complique lorsque deux Fribourgeoises se retrouvent face à Madagascar et à ses croyances animistes. Ouverture d'esprit et magouilles occasionnelles sont devenues leur quotidien durant leurs deux mois de stage.

Organiser son voyage

Après la troisième année à l'école d'infirmière, les étudiant-e-s sont dans l'obligation d'effectuer un stage. Comme celui-ci se déroule juste avant la période

des vacances d'été, il est possible de le prolonger pour partir dans un autre pays. Le but d'un stage à l'étranger est de découvrir un autre système hospitalier avec ses propres normes et ses propres enjeux. Sophie a choisi la variante humanitaire en sélectionnant dans un premier temps un dispensaire de la brousse sénégalaise. Premier problème de communication: malgré la présence d'étudiants sur place il y a quelques années, il était impossible de joindre le dispensaire. Y effectuer son stage était impensable. Suite à un concours de circonstances, deux places se sont libérées à Madagascar. Sophie et Barbara ont donc décidé de s'y rendre. «Partir à deux pour un voyage humanitaire, c'est mieux. L'un devient la béquille de l'autre, on se sent moins seule, on a quelqu'un qui comprend ce que l'on ressent», explique Sophie.

Une fois la destination choisie, il faut se préparer mentalement. Au début, c'est l'impatience. «J'étais très contente de partir, le côté humanitaire me motivait beaucoup!» confie Sophie. Ensuite, la date fatidique du départ approche, les réticences augmentent. Confort suisse oblige, certaines réflexions deviennent récurrentes «Comment seront les toilettes?» et «Trois mois, c'est long quand même!»

Premières impressions

Arrivées à la capitale Antananarivo, les sœurs du dispensaire sont venues accueillir les deux étudiantes-infirmières à l'aéroport. Révérences et salutations passées, le voyage se poursuit et est loin d'être terminé. Il reste trois jours de voiture jusqu'au dispensaire de Morondava à 750 km de la capitale. Ceux qui connaissent les routes africaines peuvent imaginer le périple qu'ont vécu les étudiantes. Histoire de se mettre tout de suite dans l'ambiance, le trajet débute par les quartiers populaires de la ville. Sophie est vite confrontée à la pauvreté de cette région du monde. «Le voir à la télévision c'est une chose, le vivre c'en est une autre.»

Au dispensaire, l'équipe médicale est essentiellement composée d'indigènes, exceptée une des sœurs. Leurs collègues parlent tous français, condition sinéquanone pour accueillir des stagiaires étrangers. Quant aux patients, ils n'en parlent pas un mot, sauf les plus nantis. Malgré les quelques termes appris sur le tas, la barrière de la langue reste importante pour les étudiantes. «Il y a une certaine frustration à ne pas pouvoir communiquer avec les patients, mais on invente une sorte de communication parallèle finalement» nous explique Sophie.



Des petits malgaches courent après le 4x4 de l'équipe médicale. Photo par Sophie Terrapon

«Avant le départ, on m'avait prévenue que les deux premières semaines étaient censées être les plus dures moralement. Moi j'étais au top! C'est la durée qui m'a usée.» Elle raconte la difficulté de supporter la douleur des autres ainsi que les autres pratiques médicales et les autres croyances. «Un des souvenirs que je garde est celui d'un homme brûlé aux deux jambes. Il était installé dans une chambre à cause de la gravité de ses brûlures alors qu'en principe, les patients ne séjournent pas au dispensaire. Les médecins français lui avait prescrit de la morphine et de lui refaire régulièrement ses pansements. Le problème, c'est qu'à Madagascar, on n'utilise jamais la morphine car, dans les habitudes locales, on ne soulage pas la douleur. La morphine est considérée comme de la drogue, personne ne voulait lui en donner. On a réussi à convaincre un infirmier – le plus occidentalisé – en lui montrant le compendium que la morphine était considérée comme un médicament et non une drogue, afin qu'il lui en administre en cachette. Le second problème est que les infirmiers ne voulaient pas lui mettre de pansements mais lui faire guérir ses plaies à l'air, en plein soleil, avec les moustiques et la saleté. De plus, le dispensaire ferme un mois en été et l'hôpital public était en grève, ils n'ont pas accepté de prendre ce patient le temps de guérir ses blessures.

C'était dur de partir et de ne pas savoir ce qui allait lui arriver.»

Deux réalités bien différentes

Sur place, les tâches principales des deux stagiaires étaient de faire des injections d'antibiotiques, car les patients ne prennent pas régulièrement les gélules prescrites, et de vacciner les enfants. Sophie se rappelle: «On a vacciné beaucoup d'enfants grâce aux vaccins gratuits. À Madagascar, il y a beaucoup d'enfants sous-alimentés à cause de la pauvreté, de la mauvaise qualité de l'eau et des croyances. Certaines plantes très consommées ont un fort pouvoir diurétique, les nutriments n'ont pas le temps d'être absorbés. La douleur des enfants est aussi quelque chose de difficile à supporter. Dans cette culture, les enfants ne doivent pas pleurer.»

La vie au dispensaire est difficile mais comparée à la vie de la population locale, elle n'est pas si rude. «Cela nous a permis de nous rendre compte de la chance qu'on a de vivre en Suisse», déclare Sophie. Elle ajoute que deux mois pour un tel voyage c'est la durée adéquate: cela permet de s'autonomiser dans son travail sur place, de s'habituer aux conditions de vie et de travail et d'installer la nostalgie de la Suisse. «Avant de rentrer, nous avons fait trois semaines de tourisme sur l'île, ça nous a permis d'ac-

cepter de redevenir européennes» se rappelle Sophie.

Se rendre compte de la chance qu'on a

De retour en Suisse, Sophie réalise les nombreux bénéfices de ce voyage. D'abord pour son futur travail d'infirmière, être dans un pays où les moyens sont moindres comparés aux nôtres permet de s'autonomiser grâce au système D. Elle s'est rendue compte qu'ici «nous avons la chance d'avoir le bon matériel et de pouvoir soulager la douleur de nos patients. Il ne faut pas laisser souffrir les gens.» Sur le plan personnel, elle espère devenir moins paresseuse et moins se plaindre. Cependant, elle ajoute qu'à présent, elle ne ferait plus de dons aux grandes organisations. «On ne sait pas où l'argent va et il y a beaucoup de corruption. C'est mieux de faire ça par le bouche-à-oreille en demandant à quelqu'un qui est allé sur place à qui donner l'argent.»

Désormais, Sophie entame sa dernière année à l'école d'infirmière. Elle aimerait repartir dans un pays pauvre car selon elle, les habitants ont vraiment besoin d'aide extérieure. Cette fois-ci, elle voudrait partir avec une organisation de plus grande ampleur comme le CICR ou Médecin Sans Frontières. «C'est important que des gens partent et se rendent utiles», conclut-elle.